Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Arthur Conan Doyle
1859-1930

LE GENTILHOMME CÉLIBATAIRE

Les aventures de Sherlock Holmes
(avril 1892)



Table des matières

Le gentilhomme célibataire

Le mariage de lord Saint-Simon et son curieux dénouement ont depuis longtemps cessé d'intéresser les cercles aristocratiques au milieu desquels évolue celui qui fut le héros de cette malheureuse aventure. De récents scandales agrémentés de plus piquants détails en ont fait oublier le souvenir, et nul ne s'intéresse plus aujourd'hui à ce drame vieux de quatre ans. Néanmoins, comme j'ai tout lieu de croire que le gros public n'en a jamais eu qu'un aperçu très sommaire et comme, d'autre part, mon ami Sherlock Holmes contribua largement, en l'occurrence, à trouver le mot de l'énigme, j'estime que ces mémoires seraient incomplets si je n'y faisais point figurer le récit de ce singulier épisode.

Un après-midi, au retour d'une promenade – cela se passait quelques semaines avant mon propre mariage et à l'époque où je partageais encore le logement de Holmes dans Baker Street –, mon ami trouva sur la table une lettre qui l'attendait. J'étais moi-même resté enfermé toute la journée ce jour-là, car le temps s'était mis subitement à la pluie, et la balle de Jezail que la campagne d'Afghanistan m'avait laissée en souvenir me faisait beaucoup souffrir. Assis dans un fauteuil et les jambes allongées sur un autre, je m'étais entouré d'une montagne de journaux, puis, lors que j'avais été bien repu de nouvelles et de faits divers, j'avais rejeté toutes ces feuilles de côté et m'étais pris à contempler distraitement cette lettre à cachet armorié en me demandant de quel illustre correspondant, elle pouvait provenir.

– Vous avez là une épître qui semble fort aristocratique, mon cher, dis-je à Holmes quand il rentra. C'est beaucoup plus flatteur que votre courrier de ce matin, qui, si j'ai bonne mémoire, émanait d'un marchand de poisson et d'un officier de douane.

– Oui, il est de fait que ma correspondance a le charme de la variété, me répondit-il en souriant ; mais les plus humbles missives sont généralement les plus intéressantes, tandis que

celle-ci me fait plutôt l’effet d’une de ces détestables invitations mondaines qui ne vous laissent le choix qu’entre l’ennui et le mensonge.

Il décacheta l’enveloppe et parcourut la lettre.



– Tiens, mais cela pourrait devenir intéressant quand même.

– Rien de mondain, alors ?

– Non, c’est une communication essentiellement professionnelle.

– Et d’un client qui appartient à la noblesse.

– Oui, à la plus haute noblesse d’Angleterre.

– Toutes mes félicitations, mon cher.

– Je vous assure sans fausse modestie aucune, Watson, que la situation de mon client m'intéresse beaucoup moins que l'affaire qu'il me soumet. Mais il est fort possible que, dans le cas actuel, l'affaire et le client sortent autant de l'ordinaire l'un que l'autre. Vous avez lu beaucoup de journaux ces temps derniers, n'est-ce pas ?

– Vous pouvez en juger par vous-même, répondis-je d'un air attristé en lui désignant tous ceux qui étaient empilés dans un coin. Je n'avais pas autre chose à faire.

– Tant mieux, vous allez peut-être pouvoir me documenter. Moi, je ne lis jamais que les comptes rendus judiciaires et les petites annonces. Très instructives, en général, les petites annonces, vous savez. Mais, puisque vous êtes si bien au courant de ce qui se passe actuellement, vous devez certainement avoir lu l'histoire de lord Saint-Simon et de son mariage ?

– Oh, oui ! avec le plus vif intérêt.

– A la bonne heure. Eh bien ! la lettre que voici est justement de lord Saint-Simon. Je vais vous la lire, et je vous demanderai, en échange, de tâcher de retrouver, parmi ces journaux, tout ce qui a trait à cette question. Voici ce qu'il me dit :

“CHER MONSIEUR SHERLOCK HOLMES,

« Lord Backwater m'assure que je puis avoir une égale confiance en votre jugement et en votre discrétion. J'ai donc pris la décision de vous rendre visite afin de vous demander votre avis touchant le très pénible événement qui s'est produit lors de la célébration de mon mariage. L'affaire est déjà entre les mains de M. Lestrade, de Scotland Yard, mais il m'a certifié que votre collaboration n'entraverait en rien ses recherches et ne pourrait même que les faciliter. Je serai chez vous à quatre heures de l'après-midi, et j'ose espérer qu'au cas où vous auriez pris un

autre engagement vous voudrez bien vous rendre libre, l'affaire dont il s'agit étant de la plus haute importance.

« Agréez, etc.

« ROBERT SAINT-SIMON »

– La lettre porte l'adresse de Grosvenor Mansions ; elle a été écrite avec une plume d'oie, et le noble lord a eu la malchance de se mettre de l'encre sur la partie extérieure du petit doigt de la main droite, ajouta Holmes en repliant son épître.

– Il dit quatre heures. Il en est trois maintenant. Il sera donc ici dans une heure.

– Alors, faisons vite. Vous allez avoir tout juste le temps de me fournir un aperçu de la situation. Passez en revue les journaux que vous avez là et classez dans l'ordre tous les articles que vous retrouverez. Moi, pendant ce temps- là, je vais voir un peu qui est notre client.

Il s'empara d'un volume rouge, rangé avec d'autres annuaires à côté de la cheminée.

– Nous y sommes ! s'écria-t-il en s'asseyant et en étalant le livre sur ses genoux. « Robert Walshingham de Vere Saint-Simon, second fils du duc de Balmoral… » Hum !… « Armoiries : d'azur aux trois en chef et à la face de sable. Né en 1846. » Il a donc quarante et un ans, ce qui est un âge mûr pour se marier. « A été sous-secrétaire aux colonies dans l'un des derniers ministères. Le duc, son père, avait été lui-même secrétaire aux Affaires étrangères. La famille descend en ligne directe des Plantagenêts et des Tudors par les femmes. » Bah ! Tout cela ne nous apprend pas grand-chose d'utile. Je crois que je ferai mieux d'avoir recours à vous, Watson, pour m'enseigner ce que j'ai surtout besoin de savoir.



– J’ai d’autant moins de mal à retrouver ce que je cherche, répondis-je, que cette histoire est toute récente et m’a beaucoup frappé. Si je ne vous en ai pas parlé, c’est uniquement parce que je vous savais occupé d’une autre affaire : et, comme vous n’aimez pas qu’on vous dérange à ce moment-là…

– Oh ! vous voulez parler du petit problème de la voiture de déménagement de Grosvenor Square ? Mais il est complètement éclairci maintenant… Du reste, il était facile de tout deviner dès le début. Voyons, passez-moi ces journaux.

– Voici le premier entrefilet que j’ai retrouvé à ce sujet. Il a paru, comme vous le voyez, dans la colonne des mondanités du *Morning Post* et remonte à plusieurs semaines : « On annonce les fiançailles et le très prochain mariage de lord Robert Saint-Simon, second fils du duc de Balmoral, avec Mlle Hatty Doran,

fille unique de M. Aloysius Doran, de San Francisco, Californie, États-Unis. » C'est tout.

– C'est bref et précis, fit remarquer Holmes en allongeant ses longues jambes maigres devant le feu.

– Il a paru ensuite, dans un journal mondain de la même semaine, un article donnant plus de détails. Ah ! tenez, le voici : « Il deviendra bientôt nécessaire d'appliquer le protectionnisme au marché matrimonial, car les principes de libre-échange actuellement en vigueur semblent devenir très préjudiciables à nos produits nationaux. De plus en plus, les futures maîtresses de maison de nos grandes familles anglaises se recrutent parmi nos belles cousines d'outre-Atlantique. Une importante victoire vient encore de s'ajouter, la semaine passée, à la liste déjà longue de celles qu'avaient précédemment remportées ces charmantes envahisseuses. Lord Saint-Simon lui-même, qui avait réussi pendant vingt ans à échapper aux embûches du mariage, annonce officiellement aujourd'hui ses fiançailles avec Mlle Hatty Doran, la séduisante fille d'un millionnaire californien. Mlle Doran, dont la gracieuse silhouette et la remarquable beauté avaient été très remarquées aux réceptions de Westbury House, est fille unique, et chacun répète à l'envi que sa dot dépassera cent mille livres, sans parler de magnifiques espérances. Comme il est de notoriété publique que le duc de Balmoral a été contraint, au cours de ces dernières années, de vendre sa galerie de tableaux et comme lord Saint-Simon ne possède aucun domaine en propre que celui, d'ailleurs très insignifiant, de Birchwood, il est bien évident que l'héritière californienne ne sera pas la seule à se réjouir de cette union qui lui permettra, comme à beaucoup d'autres, de troquer son nom républicain contre un titre envié de noblesse anglaise. »

– C'est tout ? questionna Holmes en bâillant.

– Oh ! mais non, loin de là. Il y a ensuite, dans le *Morning Post* également, un autre article annonçant que le mariage aura lieu dans la plus stricte intimité, qu'il sera célébré à l'église Saint-

George, dans Hanover Square, que, seuls, une douzaine d'amis seront invités et qu'à l'issue de la cérémonie, le cortège se rendra dans la maison qu'a louée, toute meublée, à Lancaster Gate, M. Aloysius Doran. Deux jours plus tard, c'est-à-dire mercredi dernier, on annonçait en quelques lignes que le mariage avait eu lieu et que les nouveaux époux passeraient leur lune de miel chez lord Backwater, auprès de Petersfield. Voilà, en résumé, toutes les informations qui furent publiées avant la disparition de la mariée.

– Avant quoi ? demanda Holmes en sursautant.

– Avant la disparition de la mariée.

– Quand a-t-elle donc disparu ?

– Pendant le lunch.

– Pas possible ? Mais alors c'est plus intéressant que je ne croyais. C'est tout à fait dramatique, en somme ?

– Oui, moi aussi, j'ai trouvé que ce n'était pas banal.

– On voit souvent des mariées qui disparaissent avant la cérémonie, et quelquefois pendant leur voyage de noces ; mais brusquement, comme cela, en sortant de l'église, je ne crois pas en avoir jamais vu d'exemple. Donnez-moi de plus amples détails, je vous prie.

– Je vous avertis qu'ils sont très incomplets.

– Nous pourrons peut-être suppléer plus tard à ceux qui manquent.

– Le peu qu'il y en a actuellement se trouve exposé dans un article publié par un journal du matin d'hier que je vais vous lire.

Il est intitulé : *Un mariage mondain troublé par un singulier incident.*

« “La famille de lord Robert Saint-Simon vient d’être plongée dans la consternation par les étranges et pénibles incidents qui se sont produits au retour de l’église. La cérémonie, ainsi que l’avaient brièvement rapporté les journaux hier, avait eu lieu la veille ; mais il nous a fallu attendre aujourd’hui pour obtenir confirmation des bruits que l’on faisait courir avec tant d’insistance. Malgré les efforts tentés par les amis de la famille pour étouffer l’affaire, le public s’en est si vite emparé qu’il n’y aurait plus désormais intérêt pour personne à vouloir dissimuler ce qui défraie actuellement toutes les conversations.



« “La cérémonie, célébrée à l’église Saint-George, dans Hanover Square, avait été extrêmement discrète. Seuls y assistaient le père de la mariée, M. Aloysius Doran, la duchesse de

Balmoral, lord Backwater, lord Eustace et lady Clara Saint-Simon, frère et sœur cadets du marié, et lady Alicia Whittington. Tout le monde se rendit ensuite chez M. Aloysius Doran, où un lunch avait été préparé. A ce moment, un premier incident fâcheux fut provoqué par l'arrivée d'une femme qui essaya de s'introduire de force dans la maison à la suite des invités en prétendant qu'elle avait des droits sur lord Saint-Simon. Une scène fort pénible s'ensuivit, et ce n'est qu'après bien des efforts que les domestiques parvinrent à la mettre à la porte. Peu après, la mariée, qui, pendant ce temps, s'était mise à table avec tout le monde, fut prise tout à coup d'un violent malaise et se retira dans sa chambre. Comme son absence se prolongeait et donnait lieu à certains commentaires assez désobligeants, son père monta voir ce qui se passait, mais une femme de chambre lui apprit que sa fille n'avait fait qu'entrer et sortir, juste le temps de prendre un chapeau et un manteau, et qu'elle était immédiatement redescendue. Un valet de pied déclara, en outre, qu'il avait vu une dame ainsi vêtue sortir de la maison, mais n'avait pas supposé un seul instant que ce fût lady Saint-Simon, puisqu'il la croyait, à ce moment, dans la salle à manger avec les autres convives. Dès qu'il eut appris la disparition de sa fille, M. Aloysius Doran, accompagné de son gendre, se mit en rapport avec la police, et tout permet de supposer que, grâce aux diligentes recherches actuellement entreprises, cette singulière affaire sera bientôt éclaircie ; mais, à l'heure où nous mettons sous presse, aucune trace de la disparue n'a encore pu être retrouvée. On commence à se demander si l'infortunée jeune femme n'aurait pas été attirée dans quelque guet-apens, et le bruit court que l'on aurait procédé à l'arrestation de la femme qui avait cherché à s'introduire dans la maison et que l'on soupçonne d'avoir voulu assouvir une vengeance, par jalousie ou pour tout autre motif."

– Et c'est tout ?

– Il y a encore un petit entrefilet dans un journal de ce matin, assez suggestif, celui-là.

– Que dit-il ?

– Il confirme l'arrestation de la personne en question, laquelle serait une ancienne danseuse de l'*Allegro*, nom de Flora Miller, et aurait entretenu des relations avec lord Saint-Simon pendant quelques années. A part cela, pas d'autres détails. Vous êtes désormais en possession de tous les éléments de l'affaire… tels qu'ils ont, du moins, été jusqu'à présent exposés par la presse.

– Et d'une affaire qui promet d'être extrêmement intéressante, mon cher. J'aurais été navré de la manquer. Mais on sonne, Watson, et comme il est un peu plus de quatre heures, il y a tout lieu de croire que c'est notre illustre client. Ne cherchez pas à vous esquiver, Watson, je préfère de beaucoup avoir un témoin auprès de moi, ne serait-ce que pour contrôler mes propres souvenirs.



– Lord Robert Saint-Simon, annonça notre groom en ouvrant la porte.

Notre visiteur avait un air sympathique et raffiné, le teint pâle, le nez fortement accusé, la bouche un peu moqueuse, peut-être, et le regard ferme et calme de ces favorisés du sort auxquels il a toujours suffi de commander pour être obéis sur l'heure. Quoique très vif d'allure, son dos un peu voûté et sa façon de plier les genoux en marchant le faisaient paraître plus âgé qu'il ne l'était en réalité. Lorsqu'il retira son chapeau au bord recourbé, nous nous aperçûmes en outre qu'il grisonnait sur les tempes et qu'il était atteint d'un commencement de calvitie. Quant à sa tenue, on pouvait dire qu'elle était d'un soigné qui frisait l'exagération : faux col exagérément haut, redingote noire, gilet blanc, gants jaunes, bottines vernies et guêtres claires. Il s'avança lentement vers nous, en tournant la tête tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et en jouant de la main droite avec le cordon de son pince-nez à monture d'or.

– Bonjour, lord Saint-Simon, dit Holmes en se levant pour le saluer. Asseyez-vous donc, je vous prie, et permettez-moi de vous présenter mon collègue et ami, le Dr Watson. Approchez-vous du feu, et causons un peu de l'affaire qui vous amène.

– Une affaire extrêmement pénible pour moi, vous le concevez sans peine, monsieur Holmes. Je suis littéralement outré. Vous avez sans nul doute eu l'occasion de vous occuper déjà de questions aussi délicates que celle dont je veux vous entretenir, mais les personnes en cause n'appartenaient probablement pas à une classe aussi élevée que la mienne.

– Pardon, milord, plus élevée, au contraire.

– Plaît-il ?

– Je dis plus élevée, car mon dernier client, dans cette catégorie d'affaires, était un souverain.

– Pas possible ? Vraiment, je n'aurais jamais cru… Et de quel souverain s'agissait-il ?

– Du roi de Scandinavie.

– Comment ? Sa femme, à lui aussi, avait disparu ?

– Excusez-moi de ne pas répondre à votre question, milord, répondit Holmes en s'inclinant avec déférence, mais je me dois, vous devez le comprendre, d'être aussi discret envers mes autres clients que j'ai promis de l'être pour vous.

– Évidemment, évidemment, vous avez pleinement raison, et je vous fais mes excuses. En ce qui me concerne, je suis prêt à vous fournir toutes les indications que vous jugerez nécessaires pour établir votre hypothèse.

– Je vous remercie, milord. Je suis déjà au courant des informations parues dans la presse, mais, en dehors de cela, je ne sais rien. Tout ce qui a été publié est bien exact, n'est-ce pas, à commencer par la disparition de la mariée, telle qu'elle est relatée dans cet article ?

Lord Saint-Simon prit le journal et parcourut l'article.

– Oui, c'est, en somme, assez exact.

– Malgré tout, je dois vous prévenir que j'aurai besoin de quelques indications complémentaires pour me former une opinion, et, si vous le permettez, je vais d'abord vous poser quelques questions.

– Je vous en prie.

– A quelle époque avez-vous fait la connaissance de Mlle Hatty Doran ?

– Il y a un an, à San Francisco.

– Vous voyagiez aux États-Unis ?

– Oui.

– Vous êtes-vous fiancé avec elle ?

– Non.

– Néanmoins, vous aviez avec elle des relations assez étroites ?

– Je prenais plaisir en sa compagnie, et elle n'était pas sans s'en rendre compte.

– Son père est riche ?

– On dit que c'est l'homme le plus riche de la côte du Pacifique.

– Où donc a-t-il fait fortune ?

– Dans les mines. Il y a quelques années encore, il n'avait pas le sou. Mais, après cela, il a découvert un filon aurifère qu'il a exploité et s'est enrichi en un rien de temps.

– Maintenant, quelle impression avez-vous personnellement sur le caractère de la jeune femme… de votre femme ?

Le gentilhomme joua un peu plus fébrilement avec son pince-nez et regarda fixement le feu.

– Voyez-vous, monsieur Holmes, dit-il, ma femme avait plus de vingt ans lorsque son père a fait fortune, et, pendant tout le temps qu'il exploitait cette mine, elle avait toujours été habituée à aller et venir librement dans le camp et à courir à sa guise à travers les montagnes et les bois, de sorte qu'elle n'a jamais eu de professeur pour la diriger et a poussé plutôt comme une fleur sauvage. C'est, en somme, ce que l'on est convenu d'appeler « un garçon manqué », une jeune fille très libre d'allure, qui n'a aucun souci des convenances et qui n'en fait jamais qu'à sa tête. Elle est excessivement impulsive et impétueuse et, quand elle a décidé quelque chose, poursuit son but jusqu'au bout sans se préoccuper de ce qui en résultera. Par contre, je ne lui aurais certes pas donné le nom que j'ai l'honneur de porter – il toussota en se rengorgeant – si je n'avais pas jugé qu'elle était, au fond, animée de très nobles sentiments. Je la crois même capable des plus héroïques sacrifices, et je suis persuadé que jamais elle n'accomplirait aucune action capable d'entacher son honneur.

– Vous avez une photographie d'elle ?

– Je vous ai apporté ceci.

Il ouvrit un médaillon et nous montra le portrait d'une femme ravissante. Ce n'était pas une photographie, mais une miniature sur ivoire, et l'artiste qui l'avait exécutée avait su rendre d'une façon merveilleuse les cheveux noirs et soyeux, les grands yeux sombres et la bouche exquise du modèle. Holmes l'examina longuement et avec la plus vive attention, puis referma le médaillon et le rendit à lord Saint-Simon.

– Donc, la jeune fille est venue à Londres et vous avez renoué connaissance ?

– Oui, son père l’avait amenée ici pour la dernière saison londonienne. Je la rencontrai plusieurs fois, nous nous fiançâmes, et je viens, comme vous le savez, de l’épouser.

– Elle vous apportait, si je ne me trompe, une dot considérable.

– Une belle dot, mais pas plus considérable que celle qu’on apporte habituellement dans ma famille.

– Et cette dot vous reste, bien entendu, puisque le mariage est maintenant un fait accompli ?

– Je vous l’avoue franchement, je n’ai encore tenté aucune démarche pour m’en informer.

– Évidemment non. Aviez-vous eu l’occasion de voir Mlle Doran la veille du mariage ?

– Oui.

– Était-elle gaie ?

– Jamais elle ne l’avait paru autant. Elle ne parlait que de ses projets d’avenir.

– Vraiment ? Voilà qui est fort intéressant. Et le matin du mariage ?

– Elle était aussi pleine d’entrain que possible… du moins jusqu’à l’issue de la cérémonie.

– Et vous avez observé qu’un changement s’opérait chez elle à ce moment-là ?

– Eh bien ! pour dire toute la vérité, c'est à ce moment-là seulement que je me suis avisé pour la première fois qu'elle devait avoir le caractère un peu vif. Mais l'incident est trop insignifiant pour mériter d'être rapporté et ne peut avoir aucun rapport avec ce qui se passa ensuite.

– Contez-nous le quand même, je vous prie.

– Oh ! c'est enfantin. Tandis que nous nous dirigions vers la sacristie, son bouquet lui échappa des mains. Nous passions, à ce moment, devant le premier banc de la nef, et le bouquet tomba à l'intérieur de ce banc. Le cortège s'arrêta un instant, mais le monsieur qui occupait le banc s'était tout de suite précipité pour ramasser le bouquet et le rendre à ma femme, et les fleurs ne paraissaient pas le moins du monde endommagées. Malgré cela, lorsque je fis allusion à la chose, elle me répondit fort brusquement, et dans la voiture, pendant le trajet de l'église à la maison, elle manifesta une agitation ridicule à propos de ce banal accident.



– Vraiment ?… Mais vous parliez tout à l'heure de quelqu'un qui se trouvait dans le banc. Il n'y avait donc pas que les invités qui assistaient à la cérémonie ?

– Non. Que voulez-vous ? Quand les portes de l'église sont ouvertes, on ne peut pas empêcher le public d'entrer.

– Le monsieur en question n'était pas un ami de votre femme ?

– Non, non. J'ai employé le mot monsieur par politesse, mais c'était en réalité un individu fort quelconque. J'ai, du reste, à peine fait attention à lui. Mais ne croyez-vous pas que nous sommes en train de nous écarter beaucoup du sujet ?

– Lady Saint-Simon était donc de bien moins bonne humeur en revenant qu'en partant. Que fit-elle en rentrant chez son père ?

– Je l'ai vue causer avec sa femme de chambre.

– Et comment est-elle, sa femme de chambre ?

– Elle s'appelle Alice. C'est une Américaine que ma femme a ramenée de Californie.

– Votre femme en faisait sa confidente ?

– Un peu trop. Je trouvais même que ma femme lui laissait prendre trop de libertés. Il est vrai qu'en Amérique on n'envisage pas les choses de la même façon que chez nous.

– Pendant combien de temps votre femme s'est-elle entretenue avec cette servante ?

– Oh ! pendant quelques minutes peut-être, je ne sais pas au juste, car j'avais bien autre chose en tête à ce moment.

– Vous n'avez rien entendu de ce qu'elles disaient ?

– Lady Saint-Simon a parlé de « rafler un *claim* », car je dois vous dire qu'elle employait souvent l'argot des mineurs. Mais j'ignore à quoi elle faisait allusion.

– L'argot américain est parfois très expressif. Et que fit votre femme quand elle eut fini de causer avec sa femme de chambre ?

– Elle entra dans la salle à manger.

– A votre bras ?

– Non, seule. Je vous l'ai dit : elle est très indépendante et ne se conforme aux usages que quand cela lui plaît. Puis, au bout de dix minutes à peu près que nous étions assis, elle se leva

brusquement, murmura quelques mots d'excuse et sortit. Elle ne devait plus revenir.

– Pardon, mais, d'après la déposition de la femme de chambre, elle serait montée dans sa chambre, aurait mis un chapeau et passé un long manteau pour dissimuler sa toilette de mariée et aurait immédiatement quitté la maison.

– C'est exact. On la vit ensuite se promener dans Hyde Park, en compagnie de Flora Miller, une femme qui est actuellement en prison et qui avait provoqué une scène le matin même chez M. Doran.

– Ah ! oui, à propos, je voudrais bien avoir quelques renseignements en ce qui concerne cette personne et les relations que vous avez eues avec elle.

Lord Saint-Simon haussa les épaules et parut un peu surpris.

– Nous avons eu pendant des années des relations intimes ensemble… Je dirai même très intimes. Elle dansait à l'*Allegro*. Je crois pouvoir affirmer que je me suis montré assez généreux avec elle pour qu'elle n'ait pas à se plaindre de moi. Seulement, vous savez comment sont les femmes, monsieur Holmes. Flora était délicieuse, mais elle avait le tort d'être très coléreuse et de ne pas vouloir me lâcher. Quand elle sut que j'allais me marier, elle m'écrivit des lettres de menace terribles, et pour vous dire la vérité, si j'insistai pour que le mariage fût célébré de façon discrète, c'est parce que je redoutais un scandale à l'église. Elle arriva chez M. Doran à l'instant précis où nous venions de rentrer et voulut pénétrer de force dans la maison, en proférant des injures et même des menaces contre ma femme ; mais, ayant prévu ce qui pourrait se produire, j'avais donné l'ordre aux domestiques de la mettre dehors si elle se présentait. Elle ne se calma que lorsqu'elle se rendit compte que tout ce tapage ne servirait à rien.

– Votre femme a-t-elle assisté à la scène ?

– Dieu merci, non.

– Et vous dites qu'on l'a vue, plus tard, se promener en compagnie de cette femme ?

– Oui. Et c'est là ce que M. Lestrade, de Scotland Yard, considère comme le plus grave. Il suppose que Flora se sera arrangée pour attirer ma femme au moyen d'un subterfuge quelconque et qu'elle l'aura fait tomber ensuite dans quelque infâme guet-apens.

– Mon Dieu, la chose n'est pas impossible.

– Alors, c'est votre avis également ?

– Je n'ai pas dit pour cela qu'elle était probable. Mais, vous-même, vous n'estimez pas que c'est ce qui a pu arriver ?

– Je crois Flora incapable de faire du mal à une mouche.

– Malgré tout, la jalousie transforme singulièrement les caractères. Enfin, selon vous, que s'est-il passé ?

– Mon Dieu, monsieur Holmes, ce serait plutôt à vous de me l'apprendre, maintenant que vous êtes au courant de toute l'affaire ; je suis venu ici non pour répondre à cette question, mais pour vous la poser. Néanmoins, puisque vous désirez connaître mon opinion, je vais vous la dire : à mon sens, l'émotion provoquée par ce mariage et l'exaltation de se voir subitement transportée au sommet de l'échelle sociale ont dû provoquer chez ma femme une réaction nerveuse qui lui aurait complètement tourné la tête.

– En somme, vous estimez que lady Saint-Simon ne serait plus en possession de ses facultés ?

– Que voulez-vous ? Quand je constate que non seulement elle me repousse, mais qu'elle repousse une situation à laquelle tant d'autres ont aspiré en vain… je ne vois pas comment expliquer cela autrement.

– Oui, il est de fait que c'est encore une hypothèse qui peut s'admettre, répondit Holmes en souriant. Voyons, je crois être maintenant en possession de tous les éléments dont j'ai besoin. Ah ! dites-moi, lord Saint-Simon, pendant le lunch, étiez-vous assis face aux fenêtres donnant sur la rue ?

– Oui, nous pouvions même voir l'autre côté de la chaussée, et le parc qui s'étend au-delà.

– Très bien, je vous remercie. Alors je crois inutile de vous retenir plus longtemps. Je vous écrirai d'ici peu.

– Si vous êtes assez heureux pour résoudre le problème, dit notre client en se levant.

– C'est déjà fait.

– Hein ? Que dites-vous ?

– Je dis qu'il est déjà résolu.

– Mais alors, où est ma femme ?

– Quant à cela, c'est un détail secondaire, que je serai bientôt en mesure de vous fournir.

Lord Saint-Simon secoua la tête.

– J’ai grand-peur que ce ne soit en dehors de votre compétence et de la mienne ! déclara-t-il.

Et il nous quitta sur ces mots après nous avoir salués d’une pompeuse révérence à l’ancienne mode.

– Je suis très flatté de me voir mis par lord Saint-Simon au même niveau que lui, me dit Sherlock Holmes en riant. Allons, je crois que j’ai bien mérité un whisky-soda et un cigare après tout cet interrogatoire… parfaitement accessoire d’ailleurs, puisque je savais déjà à quoi m’en tenir quand notre client est entré ici.

– Vous plaisantez, mon cher Holmes !

– J’ai vu plusieurs cas similaires, mais jamais, comme je vous l’expliquais encore tout à l’heure, je n’en ai rencontré un seul qui se soit produit aussi promptement que celui-ci. Tout son interrogatoire n’avait d’autre but que de changer mes conjectures en certitudes. Les petits détails en apparence insignifiants sont parfois ceux qui vous apportent les preuves les plus convaincantes. Rappelez-vous l’exemple de Thoreau : la truite découverte dans le lait.

– Cependant, j’ai tout entendu comme vous.

– Oui, mais vous ne pouvez pas vous baser comme moi sur les cas antérieurs, qui me sont d’un secours si précieux. Ainsi, cette affaire a eu son pendant à Aberdeen, il y a quelques années, et, l’année qui a suivi la guerre franco-allemande, il s’est passé à Munich quelque chose de très analogue. C’est précisément l’un de ces cas… Ah ! tiens, voici Lestrade ! Bonjour, Lestrade ! Comment allez-vous ? Tenez, prenez donc un verre sur le buffet, et ici, dans cette boîte, vous allez trouver les cigares.

Le détective officiel était vêtu d’une vareuse et d’une cravate de marin qui lui donnaient tout à fait l’aspect d’un vieux loup de mer, et tenait à la main un sac en toile noire :

Après nous avoir sèchement salués, il s'assit et alluma le cigare qu'on venait de lui offrir.

– Qu'est-ce qu'il y a donc ? lui demanda Holmes en le regardant d'un air malicieux. Vous n'avez pas l'air content.

– Et je ne le suis pas non plus. Le diable soit de cette histoire du mariage de lord Saint-Simon ! C'est à n'y rien comprendre.

– Vraiment ! Vous me surprenez.

– A-t-on jamais vu affaire aussi embrouillée ? Chaque fois que je crois tenir une piste, crac ! elle me file entre les doigts. Et pourtant j'y suis attelé depuis ce matin.

– Et vous êtes tout trempé ! s'écria Holmes en posant la main sur la manche de sa vareuse.

– Oui, je viens de draguer la Serpentine.

– Et pour quoi faire, grand Dieu ?

– Pour chercher le corps de lady Saint-Simon.

Sherlock Holmes se renversa en arrière et partit d'un grand éclat de rire.

– Pendant que vous y étiez, vous auriez dû draguer aussi le bassin de Trafalgar Square.

– Pourquoi ? Que voulez-vous dire ?

– Parce que vous aviez autant de chance de retrouver le corps de lady Saint-Simon dans l'un que dans l'autre.

Lestrade lança un regard courroucé à mon compagnon.

– Vous savez donc la vérité, vous ? grommela-t-il.

– Mon Dieu, je viens seulement d'entendre raconter cette aventure, mais mon opinion est déjà faite.

– Ah ! Alors, vous pensez vraiment que la Serpentine n'y a joué aucun rôle ?

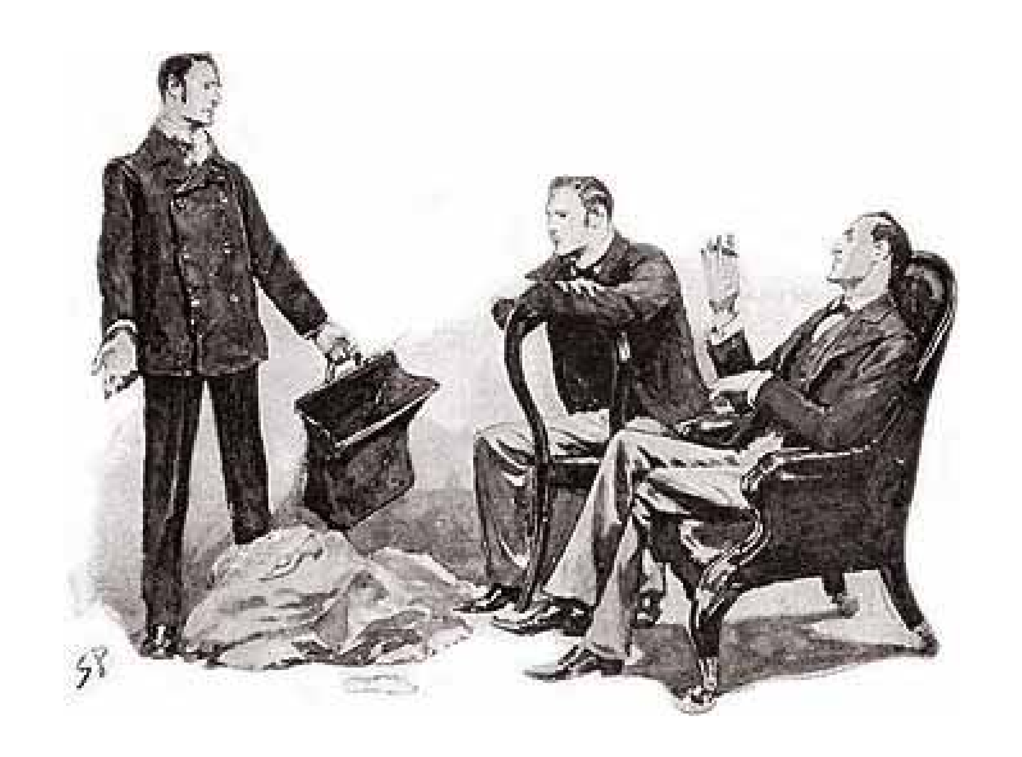
– A mon avis, c'est fort peu probable.

– En ce cas, voudriez-vous avoir l'obligeance de m'expliquer comment il se fait que nous ayons découvert ceci ?

Ce disant, il ouvrit son sac noir et en fit tomber sur le parquet une robe de mariée en soie, une paire de souliers de satin blanc, une couronne de fleurs d'oranger et un voile, le tout encore ruisselant d'eau.

– Là ! conclut-il en déposant sur tous ces objets empilés une alliance toute neuve. Maintenant, débrouillez-vous comme vous pourrez, monsieur Holmes.

– Ah ? fit mon ami occupé à chasser en l'air des anneaux de fumée bleue. Ainsi vous avez repêché cela au fond de la Serpentine ?



– Non, c’est un des gardiens du parc qui a découvert tous ces objets flottant sur le bord ; mais, comme il a été établi, depuis, qu’ils appartenaient effectivement à lady Saint-Simon, j’en ai tout naturellement conclu que son corps devait se trouver quelque part par là aussi.

– D’après ce merveilleux raisonnement, on devrait également retrouver le corps de tous les gens qu’on rencontre dans leur armoire à glace. Et dites-moi à quelle conclusion pensez-vous aboutir en définitive ?

– Je comptais établir la preuve que Flora Miller devait être impliquée dans la disparition de lady Saint-Simon.

– J’ai peur que vous n’ayez bien du mal à y parvenir, mon ami.

– Ah ! vraiment ? s’exclama Lestrade avec amertume. Eh bien ! je commence à croire que vos belles déductions et vos beaux raisonnements ne servent pas à grand-chose, mon cher Holmes, car vous venez de commettre deux superbes gaffes coup sur coup. Cette robe, ne vous en déplaise, indique parfaitement Flora Miller.

– Comment cela ?

– Dans la robe il y a une poche ; dans la poche, il y a un porte-cartes, et dans le porte-cartes, il y a un billet. Et ce billet, le voici. (Il l'étala sur la table devant lui.) Écoutez-moi cela. « Quand vous me verrez tout sera prêt. F. H. M. » Or, dès le premier moment, j'ai eu l'idée que Flora Miller avait attiré lady Saint-Simon hors de chez elle et que, secondée sans doute par des complices, elle l'avait fait tomber ensuite dans quelque guet-apens. Ce billet, signé de ses initiales, n'est autre que celui qu'elle lui aura glissé dans la main lorsqu'elle est venue à la porte afin de la décider à venir la rejoindre.



– Bravo, Lestrade ! s'écria Holmes en riant. Vous êtes positivement admirable. Montrez-moi cela.

Il prit le papier d'un geste indifférent ; mais, à peine y eut-il porté les yeux qu'il sursauta et, après l'avoir attentivement examiné, laissa échapper un cri de satisfaction.

– Mais oui, dit-il, mais oui, c'est important.

– Ah ! Ah ! vous en convenez, cette fois ?

– C'est très important. Je vous félicite chaudement.

Lestrade se leva d'un air triomphant et se pencha par-dessus l'épaule de son ami.

– Mais… mais vous ne le regardez pas du côté qu'il faut ! s'exclama-t-il.

– Au contraire, c'est de ce côté-ci qu'il faut le regarder.

– De ce côté-ci ? Vous êtes fou ! Tenez, retournez-le ; vous voyez bien que c'est par là que sont tracés ces mots au crayon.

– Mais, par ici, je vois quelque chose qui me fait l'effet d'un fragment de note d'hôtel et qui m'intéresse diantrement.

– Qu'est-ce que cela dit ? Je l'ai déjà vu, protesta Lestrade. « 4 octobre : chambre, 8 shillings ; petit déjeuner, 2 shillings six pence ; cocktail, 1 shilling ; déjeuner, 2 shillings six pence ; verre de sherry, 8 pence. » Et après ? Vous voyez quelque chose là-dedans, vous ?

– Évidemment non ; mais cela n'empêche pas que ce soit très important. Quant à ces lignes écrites au crayon, elles ont leur importance aussi… du moins en ce qui concerne les initiales. Aussi, je vous réitère mes félicitations, mon cher Lestrade.

– J’ai perdu assez de temps déjà, dit Lestrade en se levant. Pour ma part, j’estime que, si l’on veut aboutir à quelque chose, il faut se donner du mal ; ce n’est pas en échafaudant des hypothèses au coin de son feu qu’on y parvient. Au revoir, monsieur Holmes, nous verrons qui de nous deux réussira le premier à découvrir la clé de l’énigme.

Et, rassemblant tous les objets mouillés qu’il nous avait montrés, il les remit dans son sac et se dirigea vers la porte

– Écoutez, Lestrade, je vais vous donner un tuyau, dit nonchalamment Holmes avant que son rival eût disparu. Si vous voulez la clé de l’énigme, la voici : lady Saint-Simon n’est qu’un mythe. Il n’y a pas de lady Saint-Simon, et il n’y en a jamais eu.

Lestrade jeta un regard de pitié à mon compagnon. Puis, se retournant vers moi, il se frappa le front trois fois, hocha gravement la tête et sortit d’un air affairé.

A peine la porte s’était-elle refermée sur lui que Holmes se leva et enfila son pardessus.

– Ce brave Lestrade n’a pas tout à fait tort en disant qu’il ne faut pas rester toujours au coin de son feu, déclara-t-il. Aussi, Watson, je crois que je vais vous laisser pendant quelque temps à vos journaux.

Il était cinq heures passées quand Sherlock Holmes me quitta, mais je n’eus pas le temps de m’ennuyer, car, moins d’une heure après, je reçus la visite d’un garçon pâtissier portant une grande caisse plate qu’il se mit aussitôt à déballer en se faisant aider par un jeune mitron qu’il avait amené avec lui, et, en l’espace de quelques instants, je vis se dresser sur notre humble table d’acajou un petit souper froid digne du plus fin gourmet. Il y avait là deux couples de coqs de bruyère, un faisan, un pâté de foie gras et plusieurs vénérables et poudreuses bouteilles. Les apprêts du savoureux festin terminés, mes deux visiteurs

s'éclipsèrent mystérieusement comme des djinns des *Mille et Une Nuits* sans me fournir d'explications, sauf pour me dire que la note était réglée d'avance et qu'on leur avait simplement donné l'ordre de livrer la commande à cette adresse.

Juste avant neuf heures, Sherlock Holmes rentra précipitamment. Il avait l'air très grave, mais ses yeux brillaient d'un éclat qui me laissa présumer qu'il avait vérifié l'exactitude de ses conclusions.

– Ah ! alors, on a préparé le souper, me dit-il en se frottant les mains.

– Oui, mais vous attendez des invités sans doute. On a mis cinq couverts.

– Oui, je crois qu'il va nous arriver d'autres convives, reprit-il. Je m'étonne même que lord Saint-Simon ne soit pas déjà là. Ah ! Il me semble que j'entends justement son pas dans l'escalier.

C'était en effet notre client de la matinée. Il entra d'un air très agité en jouant plus nerveusement que jamais avec son pince-nez, et ses traits aristocratiques me parurent profondément altérés.

– Alors, vous avez reçu mon message ? lui demanda Holmes.

– Oui, et j'avoue qu'il m'a jeté dans la plus vive stupéfaction. Vous êtes certain de ce que vous avancez ?

– Tout ce qu'il y a de plus certain.

Lord Saint-Simon se laissa tomber dans un fauteuil et se passa la main sur le front.

– Que dira le duc, murmura-t-il, quand il apprendra qu'un membre de la famille a subi une telle humiliation ?

– C’est un simple accident. Je n’y vois pas la moindre humiliation.

– Ah ! c’est que vous envisagez les choses d’un tout autre point de vue.

– Il ne m’apparaît pas que l’on puisse blâmer personne. Je n’ai pas l’impression que cette dame aurait pu agir différemment. Il est seulement regrettable qu’elle ait agi avec une telle brusquerie ; mais, n’ayant pas de mère, elle n’avait personne pour la conseiller dans ce moment critique.

– Mais c’est un affront, monsieur, un affront public ! protesta lord Saint-Simon en frappant nerveusement avec ses doigts sur la table.

– Il faut être indulgent pour cette pauvre fille. Songez dans quelle situation invraisemblable elle se trouvait.

– Non, ce qu’elle a fait là est positivement impardonnable. Je suis outré qu’on ait pu abuser de moi de la sorte.

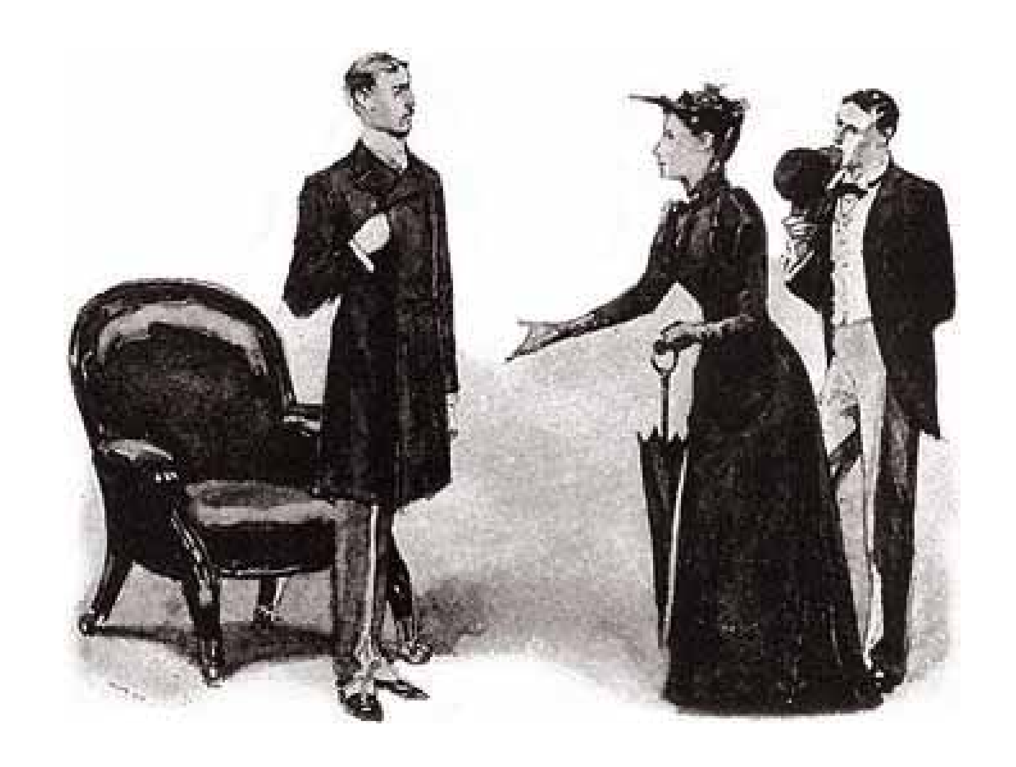
– Je crois que j’entends sonner, dit Holmes.

– Oui, il y a quelqu’un sur le palier. Puisque vous refusez de vous laisser fléchir par moi, lord Saint-Simon, voici quelqu’un qui saura peut-être mieux plaider pour elle.

Il ouvrit la porte et fit entrer un homme et une femme.

– Lord Saint-Simon, reprit-il, permettez-moi de vous présenter M. et Mme Francis Hay Moulton. Vous avez déjà eu, je crois, l’occasion de vous rencontrer avec madame.

En voyant entrer les deux nouveaux venus, notre client s'était dressé d'un bond, et, très droit, les yeux baissés et la main enfoncée dans son gilet, avait pris une attitude à la fois digne et outragée. La femme s'était rapidement avancée vers lui, la main tendue, mais il s'entêtait à ne pas vouloir relever les yeux. C'était d'ailleurs la meilleure méthode qu'il pouvait adopter pour ne pas se laisser émouvoir, car elle avait une physionomie si implorante qu'il eût été vraiment difficile de lui résister.



– Vous êtes fâché, Robert ? lui dit-elle. Au fait, vous avez parfaitement lieu de l'être.

– Pas d'excuses, je vous en prie, dit lord Saint-Simon avec amertume.

– Oh ! je sais que j'ai très mal agi envers vous, et que j'aurais dû vous fournir une explication avant de m'en aller. Mais que voulez-vous, j'étais toute sens dessus dessous, et, depuis que j'avais revu Frank ici, je ne savais plus ce que je faisais, ni ce que je disais. La seule chose qui me surprend, c'est de ne pas m'être évanouie sur le coup devant l'autel.

– Madame Moulton, désirez-vous que nous nous retirions, mon ami et moi ? Cela vous permettra de parler plus librement.

– Si vous voulez mon avis, intervint l'inconnu, je trouve que l'on a déjà fait que trop de mystère autour de tout cela. Pour ma part, je ne désire qu'une chose, c'est que la vérité soit proclamée en Europe et en Amérique.

Celui qui venait de parler était un petit homme sec et hâlé, à la figure éveillée et aux manières pleines de vivacité.

– Eh bien ! alors, je vais vous raconter tout ce qu'il en est, dit la jeune femme. Frank et moi, on s'était rencontrés en 81, dans les montagnes Rocheuses, au camp de McGuire, où p'pa exploitait un claim, et Frank et moi, on s'étaient fiancés. Mais voilà qu'un jour p'pa tombe sur un riche filon et ramasse le gros sac ; tandis que ce pauvre Frank, lui, avait un claim qui ne valait pas un clou et dont il ne pouvait tirer rien de rien. Bref, tant plus que p'pa devenait riche, tant plus que Frank, lui, devenait pauvre, si bien qu'à la fin p'pa ne voulut plus entendre parler de notre mariage et m'emmena à San Francisco. Seulement, Frank, qui ne voulait pas me lâcher, n'a rien trouvé de mieux que de nous suivre, ce qui fait qu'on a continué à se voir sans que p'pa en sache rien. Vous comprenez : il en serait devenu fou, p'pa, s'il avait su ça, alors valait mieux rien lui dire. Frank me disait comme ça qu'il allait retourner travailler afin de se faire un gros sac lui aussi et qu'il reviendrait me chercher que le jour où il aurait amassé autant que p'pa. Alors, moi, je lui ai promis de l'attendre aussi longtemps qu'il faudrait et de ne pas me marier avec un autre tant qu'il serait vivant. “Alors, dans ce cas-là, me dit Frank, pourquoi pas se marier tout de suite ? Je n'exigerai rien de toi jusqu'au jour où je reviendrai pour de bon, mais au moins, comme ça, je me sentirai plus tranquille.” On a discuté de ça pendant longtemps tous les deux, et puis il a fini par s'arranger avec un pasteur qui nous a mariés en cachette, et Frank est parti pour tâcher de faire fortune pendant que, moi, je restais auprès de p'pa.

« La première fois que Frank me donna de ses nouvelles, il était dans le Montana ; après, il est allé prospecter dans l'Arizona, puis il m'a écrit de New Mexico. A la suite de ça, j'ai vu un jour, dans le journal, un long article où il était question d'un camp de mineurs attaqué par les Indiens Apaches, et où l'on citait le nom de mon Frank parmi les tués. J'en perdis connaissance sur le coup, et j'en fus malade pendant des mois. P'pa crut que j'étais poitrinaire et me fit voir à plus de la moitié des médecins de San Francisco. Un an s'écoula, et même davantage, sans que je reçoive aucune nouvelle : il n'y avait donc plus de doutes à avoir : Frank était bel et bien mort. Là-dessus, lord Saint-Simon vint à San Francisco, puis on partit pour Londres, et le mariage fut décidé. P'pa, lui, était bien content, mais, moi, j'sentais bien que jamais aucun homme n'occuperait dans mon cœur la place que j'avais réservée à mon pauvre Frank.

« Malgré ça, si j'étais devenue la femme de lord Saint-Simon, je me serais bien conduite vis-à-vis de lui. On ne commande pas à son cœur, mais on commande à sa manière d'agir, et, quand il me conduisit à l'autel, j'étais bien décidée à être pour lui une compagne aussi parfaite que possible. Mais je vous laisse à penser ce qui se passa en moi lorsqu'en avançant vers les grilles de l'autel j'aperçus, en me retournant, Frank, debout, au premier banc, qui me regardait. Sur le premier moment, j'ai cru que c'était son fantôme ; mais, en regardant une deuxième fois, je m'aperçus qu'il était toujours là et que ses yeux me fixaient comme s'il avait cherché à lire sur mon visage si j'étais contente ou contrariée de le revoir. Je ne sais pas comment je ne suis pas tombée raide sur le coup. Je me rappelle seulement que tout s'est mis à tourner autour de moi et que je n'entendais plus les paroles du pasteur que comme si ç'avait été une abeille qui me bourdonnait aux oreilles. Que faire ? Arrêter le service et provoquer une scène dans l'église ? Je me retournai encore une fois vers Frank, et il faut croire qu'il comprit quelle était ma pensée, car il se mit aussitôt un doigt sur les lèvres pour me faire signe de me tenir tranquille. Puis je le vis qui griffonnait quelque chose sur un bout de papier, et je me doutais qu'il m'écrivait un mot. Lorsqu'on passa devant lui pour se diriger vers la sacristie, je laissai tomber

mon bouquet dans son banc, et il me glissa le billet dans la main en me rendant les fleurs. Il n'y avait qu'une ligne pour me demander de le rejoindre quand il me ferait signe. Naturellement je n'avais aucun doute que, maintenant, mon premier devoir était d'aller chez lui, et je décidai de faire point pour point ce qu'il me dirait.

« En rentrant à la maison, je racontai ce qui s'était passé à ma femme de chambre, qui l'avait connu en Californie et qui avait toujours été en bons termes avec lui. Je lui donnai ordre de ne rien dire, mais de faire un paquet de certaines choses que je voulais emporter et de me préparer un manteau. Je sais bien que j'aurais dû donner une explication à lord Saint-Simon, mais ça m'impressionnait d'être obligée de lui dire ça en présence de sa mère et devant tous ces gens huppés. Alors, je pris le parti de filer sans rien dire, quitte à lui expliquer tout plus tard. Il n'y avait pas dix minutes qu'on était à table quand j'aperçus Frank par la fenêtre sur le trottoir en face. Il me fit signe de venir, puis s'avança dans le parc. Alors, sans perdre un instant, je m'échappai de la salle à manger, j'allai mettre mes affaires et je courus le rejoindre. En sortant, je fus abordée par une femme qui se mit à me raconter je ne sais trop quelle histoire sur lord Saint-Simon, et le peu que j'en entendis me fit comprendre que, lui aussi, avait dû avoir, avant notre mariage, une petite aventure dont il ne m'avait rien dit. Mais je saisis le premier prétexte venu pour me débarrasser de cette femme, et, quelques instants après, je réussis à rattraper Frank. Nous prîmes un cab tous les deux, et nous nous fîmes conduire à l'appartement qu'il avait loué dans Gordon Square, et ce fut mon vrai mariage après tant d'années d'attente ! Frank avait été fait prisonnier par les Indiens, puis il s'était évadé et avait gagné San Francisco, et là, ayant appris que je le tenais pour mort et que j'étais partie pour l'Angleterre, il s'était immédiatement embarqué à son tour, mais n'était parvenu à me retrouver que le jour même de mon second mariage.



– Je l’ai vu annoncé dans un journal, expliqua l’Américain. Le nom et l’église étaient bien indiqués, mais on ne donnait pas l’adresse de la mariée.

– Ensuite, on discuta tous les deux de ce qu’il vaudrait mieux faire. Frank trouvait qu’il était préférable de s’expliquer franchement, mais, moi, toute cette histoire me faisait tellement honte que j’aurais voulu disparaître une fois pour toutes sans revoir personne et en me contentant, tout au plus, de passer un mot à p’pa, juste pour lui faire savoir que j’étais toujours de ce monde. Ça me donnait le frisson de penser à tous ces lords et à toutes ces ladies assis autour de cette table et attendant mon retour. Alors, pour qu’on ne retrouve pas de traces de moi, Frank prit ma toilette et mes affaires de mariée et en fit un paquet qu’il s’en alla jeter à un endroit où personne ne pourrait les retrouver. Il est plus que probable que nous serions partis demain pour Paris ; seulement ce bon M. Holmes, qui avait réussi à nous

dénicher je ne sais vraiment pas comment, nous a rendu visite et m'a démontré très nettement et très gentiment que j'avais tort et que Frank avait raison, et que nous compliquerions inutilement les choses en continuant à nous cacher. Il nous proposa également de nous fournir l'occasion de parler à lord Saint-Simon tout seul, et il fit si bien que nous nous mîmes séance tenante en route pour aller chez lui. Maintenant, Robert, vous savez toute la vérité ; je vous demande encore une fois pardon si je vous ai causé de la peine, et j'espère que vous ne garderez pas trop mauvaise opinion de moi.

Lord Saint-Simon, sans atténuer en rien la raideur de son attitude, avait écouté ce long récit en fronçant le sourcil et en pinçant les lèvres.

– Excusez-moi, répliqua-t-il, mais je n'ai pas pour habitude de discuter ainsi publiquement mes affaires intimes.



– Alors, vous ne voulez pas me pardonner ? Vous ne voulez pas me serrer la main avant que je m'en aille ?

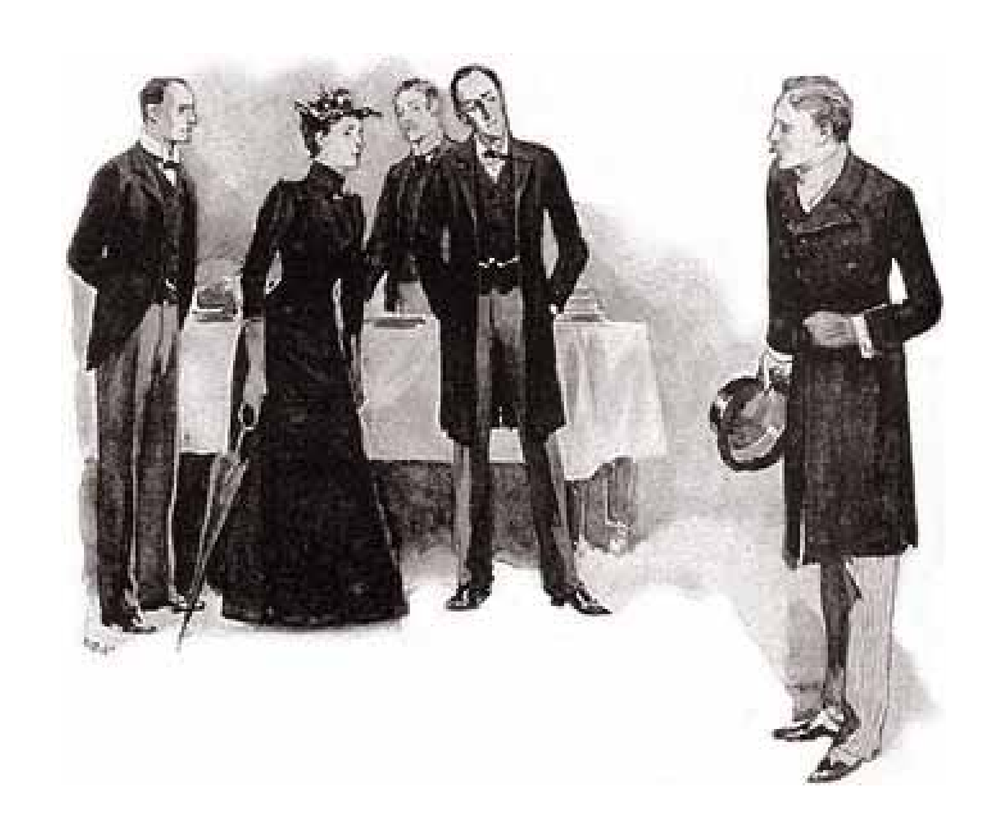
– Oh ! volontiers, si cela peut vous faire plaisir.

Il avança la main et serra froidement celle qu'elle lui tendait.

– J'avais espéré, insinua Holmes, que vous nous feriez l'amitié de souper avec nous.

– Cette fois, c'est un peu trop demander, répliqua lord Saint-Simon. Je me résigne à accepter l'inévitable, mais on ne peut tout de même pas exiger que je m'en réjouisse. Donc, si vous le permettez, je vais maintenant me retirer en vous souhaitant à tous une bonne soirée.

Il nous adressa collectivement une large révérence et se retira avec beaucoup de dignité.



– J'espère que vous deux, au moins, me ferez l'honneur d'être des nôtres, reprit Sherlock Holmes. C'est toujours un vif plaisir

pour moi de rencontrer un Américain, monsieur Moulton, car je suis de ceux qui ne peuvent se résoudre à croire que la folie d'un monarque et la sottise d'un ministre de jadis pourront jamais empêcher nos enfants d'être citoyens du même vaste monde avec un seul drapeau assemblant, à la fois, l'Union Jack et la bannière étoilée.

– Voilà un cas que je considère comme très intéressant, me dit Sherlock Holmes après que nos invités eurent pris congé de nous, car il sert à démontrer clairement combien simple est parfois l'explication d'une affaire qui, à première vue, paraissait inexplicable. Quoi de plus naturel et de plus vraisemblable, en effet, que l'exposé des faits que nous a fourni cette jeune femme ? Et quoi de plus compliqué et de plus inadmissible, par contre, que la théorie que s'était formée Lestrade ?

– Mais la vôtre était bonne, alors ?

– Dès le début, deux faits m'avaient paru très évidents, à savoir : d'une part, que Mlle Hatty Doran avait consenti, de plein gré, à épouser lord Saint-Simon et, d'autre part, qu'elle en avait eu regret aussitôt la cérémonie terminée. Or, un tel revirement n'avait pu s'opérer chez elle que si quelque chose d'imprévu était survenu dans le courant de la matinée. De quoi s'agissait-il ? Elle n'avait pu parler à personne pendant le temps qu'elle s'était absentée de chez elle, puisqu'elle était restée constamment aux côtés de celui qui allait être son mari. Alors avait-elle simplement vu quelqu'un ? Si oui, ce ne pouvait être que quelqu'un venant d'Amérique, car elle était depuis trop peu de temps en Angleterre pour qu'un homme y eût déjà exercé tant d'influence sur elle qu'elle eût été si profondément impressionnée rien qu'en le voyant. Vous voyez donc que, grâce à ce procédé d'élimination, nous avons déjà abouti à cette supposition qu'elle avait vu un Américain. Restait maintenant à découvrir qui était cet Américain, et pourquoi il avait tant d'ascendant sur elle. Ce pouvait être ou quelqu'un qui la courtisait, ou quelqu'un qu'elle avait déjà épousé. Je savais que toute sa jeunesse s'était écoulée dans un milieu sauvage et assez anormal. Voilà où j'en étais

parvenu lorsque lord Saint-Simon nous conta ce qui venait de lui arriver. Quand il nous parla de l'homme qu'il avait vu dans le premier banc de l'église, du changement d'attitude de sa femme, du bouquet tombé (subterfuge si souvent employé par les femmes pour s'emparer secrètement d'un billet), de la conversation qu'elle avait eue avec la femme de chambre dont elle faisait sa confidente, et enfin de ce terme très significatif dont elle s'était servi : « rafler un claim », ce qui, en jargon de mineurs, signifie s'emparer d'une concession primitivement accordée à un tiers, le mystère commença à s'éclaircir sensiblement pour moi. Désormais, plus de doute possible : elle était partie avec un homme, et cet homme était soit un amant, soit quelqu'un qu'elle avait épousé antérieurement, ce qui me sembla plus probable.

– Mais comment diable vous y êtes-vous pris pour les retrouver ?

– J'aurais peut-être eu assez de difficulté à y parvenir si je ne m'étais aperçu que notre ami Lestrade avait entre les mains des indications dont lui-même ne soupçonnait pas la valeur. Naturellement, les initiales étaient de la plus haute importance, mais il y avait en outre un détail très intéressant à relever, c'est que, moins d'une semaine auparavant, l'homme en question avait réglé sa note dans l'un des plus grands hôtels de Londres.

– Et qui vous a dit qu'il s'agissait d'un grand hôtel ?

– Je l'ai vu tout de suite aux prix énumérés sur la note. Quand on voit compter une chambre huit shillings et un verre de sherry huit pence, il est bien évident qu'il s'agit d'un établissement de premier ordre. Il n'y en a pas beaucoup à Londres où les tarifs soient aussi élevés. J'entrepris donc de les visiter l'un après l'autre. Dans le second, qui se trouvait dans Northumberland Avenue, je constatai, en consultant les registres, qu'un certain Francis H. Moulton, citoyen américain, l'avait quitté la veille même et, en vérifiant son compte, que ce compte concordait exactement avec les chiffres portés sur la note. Comme j'appris,

en outre, qu'il avait donné ordre de faire suivre sa correspondance 226, Gordon Square, je me rendis aussitôt à cette adresse, où j'eus la chance de rencontrer les amoureux chez eux. J'entrepris aussitôt de leur donner quelques sages conseils et réussis à leur démontrer qu'ils auraient plus d'intérêt, sous tous les rapports, à faire connaître, à tout le monde en général et à lord Saint-Simon en particulier, la véritable situation dans laquelle ils se trouvaient. Ensuite, je les invitai à me rejoindre ici, et, comme vous avez pu le voir, j'ai décidé également lord Saint-Simon à venir au rendez-vous.

– Mais le résultat n'a guère été brillant, lui fis-je remarquer. Son attitude n'a certes pas été des plus aimables.

– Ah ! Watson, me répondit Holmes en souriant, peut-être ne seriez-vous pas très aimable non plus si, après avoir réussi, avec bien du mal, à conquérir une femme et à l'épouser, vous voyiez subitement s'envoler cette femme et la fortune qu'elle devait vous apporter. Je crois que nous devons témoigner beaucoup d'indulgence à lord Saint-Simon et remercier le ciel de n'avoir pas à supporter nous-mêmes une pareille épreuve. Approchez votre fauteuil et passez-moi mon violon, car, pour l'instant, le seul problème qu'il nous reste à résoudre consiste à décider comment nous nous y prendrons pour tromper l'ennui de ces mornes soirées d'automne.

Toutes les aventures de Sherlock Holmes

Liste des quatre romans et cinquante-six nouvelles qui constituent les aventures de Sherlock Holmes, publiées par Sir Arthur Conan Doyle entre 1887 et 1927.

Romans

* Une Étude en Rouge (novembre 1887)
* Le Signe des Quatre (février 1890)
* Le Chien des Baskerville (août 1901 à mai 1902)
* La Vallée de la Peur (sept 1914 à mai 1915)

Les Aventures de Sherlock Holmes

* Un Scandale en Bohême (juillet 1891)
* La Ligue des Rouquins (août 1891)
* Une Affaire d'Identité (septembre 1891)
* Le mystère de la vallée de Boscombe (octobre 1891)
* Les Cinq Pépins d'Orange (novembre 1891)
* L'Homme à la Lèvre Tordue (décembre 1891)
* L'Escarboucle Bleue (janvier 1892)
* Le Ruban Moucheté (février 1892)
* Le Pouce de l'Ingénieur (mars 1892)
* Un Aristocrate Célibataire (avril 1892)
* Le Diadème de Beryls (mai 1892)
* Les Hêtres Rouges (juin 1892)

Les Mémoires de Sherlock Holmes

* Flamme d'Argent (décembre 1892)
* La Boite en Carton (janvier 1893)
* La Figure Jaune (février 1893)
* L'Employé de l'Agent de Change (mars 1893)
* Le Gloria-Scott (avril 1893)
* Le Rituel des Musgrave (mai 1893)
* Les Propriétaires de Reigate (juin 1893)

* Le Tordu (juillet 1893)
* Le Pensionnaire en Traitement (août 1893)
* L'Interprète Grec (septembre 1893)
* Le Traité Naval (octobre / novembre 1893)
* Le Dernier Problème (décembre 1893)

Le Retour de Sherlock Holmes

* La Maison Vide (26 septembre 1903)
* L'Entrepreneur de Norwood (31 octobre 1903)
* Les Hommes Dansants (décembre 1903)
* La Cycliste Solitaire (26 décembre 1903)
* L'École du prieuré (30 janvier 1904)
* Peter le Noir (27 février 1904)
* Charles Auguste Milverton (26 mars 1904)
* Les Six Napoléons (30 avril 1904)
* Les Trois Étudiants (juin 1904)
* Le Pince-Nez en Or (juillet 1904)
* Un Trois-Quarts a été perdu (août 1904)
* Le Manoir de L'Abbaye (septembre 1904)
* La Deuxième Tâche (décembre 1904)

Son Dernier Coup d'Archet

* L'aventure de Wisteria Lodge (15 août 1908)
* Les Plans du Bruce-Partington (décembre 1908)
* Le Pied du Diable (décembre 1910)
* Le Cercle Rouge (mars/avril 1911)
* La Disparition de Lady Frances Carfax (décembre 1911)
* Le détective agonisant (22 novembre 1913)
* Son Dernier Coup d'Archet (septembre 1917)

Les Archives de Sherlock Holmes

* La Pierre de Mazarin (octobre 1921)
* Le Problème du Pont de Thor (février et mars 1922)
* L'Homme qui Grimpait (mars 1923)

* Le Vampire du Sussex (janvier 1924)
* Les Trois Garrideb (25 octobre 1924)
* L'Illustre Client (8 novembre 1924)
* Les Trois Pignons (18 septembre 1926)
* Le Soldat Blanchi (16 octobre 1926)
* La Crinière du Lion (27 novembre 1926)
* Le Marchand de Couleurs Retiré des Affaires (18 décembre. 1926)
* La Pensionnaire Voilée (22 janvier 1927)
* L'Aventure de Shoscombe Old Place (5 mars 1927)

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.coolmicro.org/livres.php

—

1er décembre 2003

—

- Source :

http://www.bakerstreet221b.de/main.htm pour les images

- Sites WEB à consulter sur Sherlock Holmes :

http://www.sshf.com/ Le site de référence de la Société Sherlock Holmes de France
http://www.sherlock-holmes.org/
http://conan.doyle.free.fr/

- Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Si vous désirez les faire paraître sur votre site, ils ne doivent pas être altérés en aucune sorte. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

- Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un

travail d'amateurs non rétribués et nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À CONTRIBUER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.